

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1^{er} et le 3^{ème} samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999	A L'ETRANGER :	
UN AN	\$2.00		Un an	- -
SIX MOIS	1.00	Six mois	- -	7 frs
Strictement payable d'avance.				Strictement payable d'avance.



...SOMMAIRE...

A ma petite Jeanne.....	GONZALVE DESAULNIERS
Sonnet à Rachel	JOSEPH DOUCET
"Le Canada" par M. A. Siegfried....	FRANÇOISE
Petit courrier littéraire	LOUIS FRECHETTE
La Sociabilité.....	MME DANDURAND
Comment on voyageait autrefois de la Malbaie à Québec	LAURE CONAN
La Bibliothèque de Beauharnois....	FRANÇOISE
Étude littéraire	Christine de Linden
Aux annonceurs	
Yeddi	JEAN de NOBON
Pages des Enfants.....	TANTE NINETTE
Angeline de Montbrun	MARIA FRANCISCA
Propos d'Étiquette.....	LADY ÉTIQUETTE
Tête ou Cœur (suite).....	MATHILDE ALANIC
Recettes faciles, conseils utiles, etc., etc.	



L'Intérêt des Banques d'Epargnes est aussi ridicule qu'une lampe comparée au soleil

Avez-vous jamais entendu dire que des hommes se sont enrichis et ont acquis de l'influence, en plaçant leur argent dans des banques d'épargnes à 3 p. c., d'intérêt. Comme question de fait, est-ce que la plupart des grosses fortunes n'ont pas commencé dans des placements modestes, mais à propos, sur des propriétés foncières d'avenir, proches des grandes villes et qui marchaient de pair dans la voie du progrès? SAISISSEZ CETTE OCCASION. Placez des capitaux sur les lots à bâtir du Plateau Westmount pendant que vous pouvez encore en choisir sur d'aussi belles rues que l'avenue Sherbrooke, l'avenue Western, le chemin de la Côte Saint-Antoine, les avenues Old Orchard, Plateau et Highland, à partir de \$400 et plus, payables 10 p. c., comptant et \$5.00 ou plus par mois. ACHETEZ MAINTENANT et doublez votre argent l'été. Ne soyez pas comme ces individus qui ne se meuvent et ne pensent que difficilement et qui hésitent pendant que leurs voisins et leurs amis achètent des lots à Westmount à \$500, et les vendent quelques années après \$5,000. Les règlements sur la construction qui existent au Plateau Westmount assurent une bonne sorte d'édifices et une classe d'individus recommandables, ce qui assure une augmentation rapide et constante de la valeur de la propriété.

ARGENT PRETE POUR CONSTRUIRE

G. O. MARCIL & CIE,

AGENTS D'IMMEUBLES ET COURTIERS DE PLACEMENTS

BUREAU PRINCIPAL : 180 RUE ST-JACQUES

Bureaux succursales, sur la propriété, ouverts tous les après-midi, angle de l'Av. du Plateau, rue St-Jacques-Ouest, (Chemin du haut de Lachine), angle Sherbrooke et Ave. du Plateau. A cinq minutes de marche à l'ouest de l'avenue Victoria. Succursale à Saint-Henri, 3671 rue Notre-Dame, ouverte de 9 a. m. à 9 p. m. Bureau du soir : 282 Ave. Duluth; 562 rue Sherbrooke-Est.

H. J. Dietsche

Coiffeur pour dames
et Perruquier artistique

SPECIALITÉ: ONDULATIONS MARCEL

2429, STE CATHERINE Ouest

(Entre les rues Stanley et Drummond)

MONTREAL

Tel. Bell. Uptown 4263.

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.

Fleurs Fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantagieuse.

N. BEA DRY & Fils

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur CANDO pour argenterie. Demandez un échantillon.

TÉL. BELL MAIN 210

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12.....	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in 1-2.....	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

LA GRIPPE

dont les complications sont si redoutables, est infailliblement PREVENUE ou GUERIE par l'usage des

CAPSULES CRESOBENE

Ce remède ANTISEPTIQUE met les voies respiratoires à l'abri de toute infection, décongestionne les organes et communique aux tissus une force de résistance extraordinaire,

BIEN PORTANTS :

Pour vous préserver

MALADES :

Pour vous guérir

PRENEZ VITE DES

CAPSULES CRESOBENE

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la poste, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

Regrets superflus

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAIT AVOIR!...

Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuance naturelle en vous servant de la CAPILLINE.

En vente partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général :

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHRISTOPHE, MONTREAL.

A toutes les femmes et surtout aux lectrices du "Journal de Françoise", nous conseillons d'embellir leurs maisons de fleurs et de verdure variées. Rien n'est plus gai à l'œil et mieux fait pour réjouir l'esprit. Et si vous voulez envoyer des cadeaux à vos amies, car rien n'est si agréable à recevoir que des fleurs, adressez-vous à nous. Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

P. McKenna & Fils
FLEURSTES

2614, Rue Ste-Catherine,
Coin de la Rue Guy.

Terres et Couches chaudes. Côte-des-Neiges.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



A ma petite Jeanne

A L'OCCASION DE SA PREMIÈRE COMMUNION

O ma Jeanne, ainsi qu'un beau lys tremblant,
Au pas cadencé du cortège blanc
 Qui sort de l'église
Je te vois venir, le front lourd encor
Du long rêve doux, du grand rêve d'or
 Qui se réalise.

Au fond de tes yeux agrandis, je vois,
Comme les rayons tamisés des bois,
 Des clartés divines.
Tu ne comprends pas, je présume, assez,
Ces reflets du Ciel en nous amassés,
 Mais tu les devines,

Et tu viens heureuse et fière et cherchant
Mon oeil qui le parle et te suit, marchant
 Dans l'apothéose:
Et je me souviens, ému malgré moi,
Qu'hier je marchais aussi comme toi
 Dans la même chose.

GONZALVE DESAULNIERS

(Montréal, avril, 1906.)



Sonnet a Rachel

Je chanterai pour vous la plage vespérale
Des soleils alanguis dans leurs couchants c'éteurs,
La montagne qui sombre aux horizons d'opale
Et la voûte nocturne aux célestes splendeurs;

Je chanterai pour vous l'aurore virginale
De tous mes jours d'espoir sur des gouffres songeurs,
Et la terre, et la vie, et l'amertume pâle
Des sourires jetés sur d'éternels malheurs;

Je chanterai l'amour aux subjuguants mystères;
Je chanterai le monde aux efforts insensés
Qui se brisent si tôt aux voiles des chimères,

Et les grands océans ces miroirs courroucés,
Qui disent l'infini pareil à votre image;
Je vous dirai mon cœur meurtri dans son orage!

LOUIS JOSEPH DOUCET.

(Montréal)



"Le Canada" par M. A. Siegfried

Le livre de M. André Siegfried m'a fait éprouver trois sentiments de nature très diverse, au nombre desquels je ne compte pas le plaisir tout personnel de le recevoir de l'auteur même. D'abord, une sensation de curiosité, d'autant plus naturelle qu'elle tient à mon sexe, d'autant plus pardonnable qu'après toutes les pages que nous provoquons de la part des auteurs étrangers depuis quelques années, on peut bien se demander devant une production nouvelle:

—Que reste-il donc encore à dire de nous qui ne soit ni vrai, ni juste, ni exact ?

Mais devant une documentation aussi forte, prenant l'autorité de témoignages, une sociologie aussi exacte que savante, une analyse aussi juste que détaillée de la complexité de nos sentiments, une étude psychologique aussi fine que pénétrante de l'âme canadienne-française, la curiosité cède bien vite à l'étonnement, puis à l'admiration.

Je ne parlerai pas du ton puissant de la phrase, de la solide construction des ensembles, de la méthode sûre et classique adoptée pour les développements des sujets qu'embrasse l'auteur. Ce seraient là, louanges méritées, il est vrai, mais, peu goûtées d'un auteur qui a eu le souci surtout, d'avoir fait une œuvre honnête, utile et durable.

Peu d'écrivains français ont eu, jusqu'à présent, cette honnêteté à notre endroit. Quelques-uns ont fait de nous un panégyrique excessif, ce qui, à mon avis, est presque injurieux, d'autres ont exagéré nos faiblesses jusqu'à la charge.

Il sera donc reposant de nous voir tels que nous sommes sous l'objectif habile de M. Siegfried, qui reproduit, nos caractéristiques, notre mentalité, avec une fidélité dont nous aurions tort de nous plaindre, une impartialité faite de droiture, une franchise,

parfois un peu rude, mais flatteuse, à mon sens, puisqu'elle suppose que nous sommes assez intelligents pour avouer nos défauts et reconnaître nos qualités.

Dans son livre, M. Siegfried traite, l'une après l'autre, avec quelques aperçus rétrospectifs qui les ont amenées, les questions passionnantes de l'heure actuelle. Son étude sur l'influence religieuse, formant la première partie de son volume, la dualité qui existe entre deux peuples bilingues habitant le même pays, la vie politique canadienne et l'impérialisme au triple point de vue politique, économique et militaire, sont autant de sujets brûlants qui demandaient à être élucidés avec tact et discernement.

Les conclusions peuvent être discutables, — les opinions le sont toujours — mais on doit au moins donner à l'auteur de la "Démocratie dans la Nouvelle-Zélande", le témoignage que dans le cours de ces clairvoyantes études, il ne s'est pas un seul instant départi de son esprit de désintéressement, d'une grande courtoisie et d'une allure franche dans les développements. Ces mérites ne constituent pas seulement le talent mais la conscience d'un bon écrivain.

Dans l'un des chapitres de la fin, l'auteur traite des relations futures entre le Canada et la France avec une netteté et une précision qui ne laisse pas de place à l'équivoque.

Je me permets de détacher quelques passages saillants de cette partie.

C'est peu citer, sans doute, dans un volume de plus de quatre cents pages ; cela suffira, cependant, à montrer l'esprit de l'auteur et à prouver que les utopies et l'illusion n'ont pas de place dans ce volume.

"D'une part, les Canadiens-français ne désirent pas revenir à nous. Abandonnés à leurs propres forces,

ils ont magnifiquement lutté pour se tailler une place au soleil, dans la société nouvelle où la destinée les entraînait. Ils y ont réussi, et aujourd'hui ils se sont assez accoutumés à leur présente condition pour pouvoir s'en déclarer franchement satisfaits....

"Ce n'est pas seulement la distance, c'est aussi le temps qui nous sépare des Canadiens, et l'on aurait tort de penser qu'il soit possible de revenir en quelques années sur les effets d'un si long divorce. Voilà pourquoi l'influence de notre civilisation actuelle doit se manifester très délicatement auprès des Canadiens, ménageant avec soin des susceptibilités légitimes. Sur le terrain philosophique ou politique, il est assez naturel que nous ne nous entendions pas facilement, mais nous devons et pouvons nous rencontrer sur le terrain d'un patriotisme largement français. Rien alors ne nous distinguera plus les uns des autres et nous nous souviendrons simplement que nous sommes de véritables compatriotes par l'origine, le langage et surtout par le cœur".

Voilà qui est bien pensé et très excellemment dit.

Les ouvrages vraiment sérieux, dont le mérite ne peut être diminué, sont ceux que l'usage ne fait qu'accroître la valeur.

"Le Canada, les deux races", est de ce nombre.

FRANÇOISE.

PRIMES

A l'occasion du cinquième anniversaire de la fondation du "Journal de Françoise", nous avons fait imprimer des cartes postales illustrées, qui nous sont spéciales. Nous les donnerons en primes aux abonnées qui s'acquitteront de l'abonnement pour l'année nouvelle 1906-1907, avant les premiers trois mois.

Toute personne qui nous enverra trois abonnements nouveaux, payés, aura droit à un quatrième abonnement gratuit.

Toute personne qui nous enverra un abonnement nouveau, payé, aura droit à tous les numéros d'une des quatre années écoulées, — à son choix.

Petit courrier littéraire

M. CH. AB DER HALDEN

M. Charles ab der Halden, le jeune professeur dont le nom, malgré sa tournure exotique est maintenant familier au Canada, vient, à notre grand plaisir, d'être l'objet d'une promotion qui, nous dit-on, lui fait grand honneur.

Toute distinction qui pourrait lui échoir, du reste, n'aurait pas lieu de nous étonner. M. ab der Halden — nos lecteurs le savent — est un maître en herbe ; et quand on a comme lui le talent, le savoir et l'amour du travail, les grands succès ne peuvent se faire attendre longtemps. En tout cas, les applaudissements qui salueront chacune de ses étapes sur la route si belle et si longue qui s'ouvre devant lui trouveront chez nous les échos les plus sympathiques.

C'est presque un des nôtres que le brillant écrivain maintenant. Ses travaux sur notre littérature, toujours marqués au coin d'une critique saine et de bon aloi, exempte de flagornerie comme de persiflage, l'ont acclimaté parmi nous. Ses études sur nos chants populaires et notre folklore en général, en même temps qu'elles font foi de l'intérêt tout particulier qu'il nous porte, ne peuvent qu'attirer sur nous l'attention des chercheurs, épris du passé, de même que des esprits sérieux disposés à fouiller les traditions au bénéfice des découvertes ethnologiques.

Donc, nos compliments bien sincères unis à nos remerciements empre-

gistrale peinture de la rude vie des pêcheurs bretons qui viennent chaque année chercher fortune dans les parages qui avoisinent nos côtes.

Cette fois, c'est de l'autre côté de l'Atlantique, en pleine Manche et dans les estuaires normands qu'il nous transporte, nous initiant aux mœurs et coutumes de ces hardis "travailleurs de la mer" qu'on appelle les pilotes du Havre et de Honfleur, race de braves dont le dévouement de chaque jour, et l'esprit de solidarité n'ont d'égale que l'abnégation aveugle devant la conscience du devoir.

Cette voile reluisant au soleil ou vous apercevez là-bas en approchant penchée sous la bourrasque, que des côtes de France, souvent avant que notre œil ait pu découvrir la terre ou que vous ayez franchi les limites de l'Océan, c'est celle du pilote havrais qui vient au-devant de votre steamer, comme pour vous souhaiter la bienvenue, un sourire de bon accueil sous le rebord du bousin-got, et, sous le bras, une botte de journaux, vers lesquels toutes les mains se tendent.

Sans forfanterie ni ostentation, il va droit son chemin, le brave pilote, assumant sans broncher le poids des terribles responsabilités, ne reculant ni devant la tempête ni devant les abordages terrifiants, en lutte continuelle avec la grisante poésie du danger, quelquefois face à face avec la mort. C'est le soldat d'avant-garde de la France maritime!

Ce sont ces cœurs simples et vaillants que le romancier met en scène dans le cadre grandiose où se déploie leur héroïsme obscur. Le drame n'est pas compliqué ; c'est presque une idylle qui se déroule sous nos yeux, mais une idylle touchante, sans éclat ni coups de foudre, où la simplicité des détails est rehaussée par un rare talent d'observation. La trame du récit se développe avec un intérêt croissant, avec un accent de vérité qui nous émeut, et qui laisse transparaître sous le réseau de la phrase toujours belle et soignée je ne sais quelle tein-

te de mélancolie dont nul lecteur sincère ne saurait se défendre.

M. Berthaut a donné là une preuve nouvelle de la vigueur de son talent et de sa brillante virtuosité. On dit que le fécond écrivain — qui est en même temps un conférencier de premier ordre — sera bientôt appelé à visiter l'Amérique. Si tel est le cas, il peut compter sur une chaleureuse réception de la part de ses amis canadiens.

LOUIS FRECHETTE.

À l'Université Laval

Au concours littéraire qui a lieu, chaque année, à l'Université Laval, nous remarquons une fois de plus que les premières lauréates de ce concours ont encore été des femmes. Depuis la fondation du cours de littérature à notre université, ou plutôt, devrions-nous dire, depuis que l'on a consenti à admettre des femmes parmi les concurrents aux lauréats, du concours littéraire, — privilège ou droit qu'on avait commencé par leur refuser, — à chaque année nous assistons à ce triomphe extraordinaire de voir des femmes couronnées les premières pour les succès que remportent leurs compositions. Toute remarque est superflue après cette constatation faite.

Mlle Adrienne Labelle, professeur de chant, a donné, à la salle Karn, la deuxième audition annuelle de ses élèves, avec un succès que nous nous plaisons à consigner ici. Remarquons particulièrement parmi ces voix si fraîches et si pleines de promesses, Mlle J. Bourassa, MM. Rhéaume et E. Bourassa, et Mlle A. Desjardins qui a rendu le grand air de la Reine de Saba, "Plus grand dans son obscurité", avec un réel talent. Délicieuse encore, la petite opérette d'Audran, "Madame la Colonelle". Mlle E. Lefebvre a fait une colonelle gentille à croquer et a joué son rôle gracieusement. Son succès a d'ailleurs été partagé par les deux autres acteurs, Mlle Labelle et M. Rhéaume. Félicitations à l'habile professeur.

LE PILOTE No 10 par Léon Berthaut
-- Ernest Flammarion, éditeur Paris.

Encore un autre beau livre de cet autre bon ami de notre pays et de ses habitants. Dans son précédent volume *Fantôme de Terre-Neuve*, que nous comparions, ici même, au chef-d'œuvre de Pierre Loti, *Les Pêcheurs d'Islande*, M. Léon Berthaut, qui a laissé de si aimables souvenirs parmi nous, faisait à ses lecteurs une ma-

LA SOCIABILITE

(Suite)

Contre les habitudes de luxe et le cérémonial de plus en plus compliqué de notre société, que la plupart subissent en maugréant, les femmes peuvent très efficacement réagir et ramener dans nos mœurs quelque chose de la charmante simplicité d'autrefois. Evoquons-là, quelquefois, cette vie austère de la génération qui nous a précédés. Son souvenir, peut être pour nous l'évangile, c'est-à-dire l'idéal vers lequel on tend sans espérer l'atteindre.

Prenons, comme spécimen un village que nous appellerons si vous voulez, pour n'être pas trop personnel, de Bonneterre.

Le joli village avait dû être fondé par l'un de ces anciens colons dont notre Froissard canadien, Philippe Aubert de Gaspé, nous dépeint la gaieté, l'amour du plaisir et de la compagnie, alliée à la prodigue hospitalité qui est resté de tradition. "Les anciens Canadiens, terribles sur les champs de bataille, écrit-il, étaient de grands enfants dans leurs réunions... On aurait dit des frères et des sœurs se livrant en famille aux ébats de la plus folle gaieté.

"Heureux temps", soupire l'aimable vieillard, "où l'accueil gracieux des maîtres suppléait au luxe des meubles de ménage, aux ornements dispendieux des tables chez les Canadiens ruinés par la conquête!"

Les Français au Canada, apparemment, étaient bien les mêmes que leurs frères d'outre-mer, à cette époque, puisque M. de Gaspé nous informe que : "La société anglaise prisait beaucoup celle des Canadiens-Français infiniment plus gaie que la leur! En effet, les Canadiens n'avaient encore rien perdu de cette franche et un peu turbulente gaieté de leurs ancêtres."

Voilà bien l'esprit qui régnait il y a cinquante ans dans le village plus

haut nommé et situé au bord d'une jolie rivière dont le cours aisé facilitait les relations de voisinage avec la métropole toute prochaine.

En cet heureux temps — comme disait M. de Gaspé — je ne sais pas s'il y avait des clubs, mais la jeunesse masculine semblait ne pouvoir rien projeter de plus agréable en fait de divertissement, que d'organiser des excursions soit à cheval, soit en voiture dont le terme et le but étaient la compagnie de gaies et spirituelles jeunes fille de leur monde. — Or comme Bonneterre était renommé pour posséder plus d'une perle de ce genre, il était le rendez-vous favori de tout ce que Montréal contenait dans le barreau, la médecine et la politique, d'astres levants — en sorte qu'il n'est guère de nom connu dans l'histoire contemporaine de notre pays qui ne se soit inscrit, vers cette époque à l'auberge de M. Perrin, dans la paroisse en question. C'est vous dire que nombre de femmes qui, par le phénomène le moins extraordinaire, portent ces mêmes noms aujourd'hui, furent de Bonneterre ou pays environnant dont la société avec lui, ne faisait qu'une.

Le samedi, dans la belle saison, à l'heure où d'ordinaire la cavalcade des citadins faisait son entrée dans le village, ces demoiselles, leur toilette finie de bonne heure, étaient généralement assises sur la terrasse, précédant la maison, occupées à coudre, à broder, en famille ou entre amies. Quoique le son anticipé du sabot des chevaux sur le petit pont sonore les eut déjà annoncés, quand les cavaliers passaient devant elles les jeunes filles levaient sur eux des yeux étonnés, essayant de prouver que leur pensée, l'instant auparavant était à cent lieues de leur souvenir. Les chevaux mis à l'auberge, tout ce jeune monde ne tardait pas à être réuni. Pour lors, dit la chronique, le

plaisir de la causerie, l'entrain de ces jeux puériles auxquels l'intérêt passionné des amoureux prête un sens tout spécial, cette joie improvisée, s'ébattant sous le regard des parents, tout cela était d'autant plus charmant qu'on y avait mis moins d'appâts et qu'on était toujours sûr, en tous cas, d'en avoir, comme l'on dit vulgairement, "pour son argent", vu que de cet ingrédient, la dépense était nulle.

Le dimanche, au sortir de la Prière — c'est-à-dire de l'exercice du soir, les jeunes filles, qui ne songeaient pas à y manquer, tenaient un conciliabule rapide sur les marches de l'église, dans lequel le lieu de la réunion était arrêté. Toute la société alors s'acheminait vers la même maison où la soirée se prolongeait jusqu'à onze heures exclusivement, au milieu d'une gaîté décente que n'obscurcissait même pas le nuage de la plus petite cigarette. — Il n'était pas admissible alors pour les jeunes gens de fumer en la société des demoiselles. — Il est probable qu'ils se rattrapaient au retour, sur le toit de Mme Perrin.

Sur cette terrasse aérienne, à la clarté des étoiles, sous la grande paix du ciel, les camarades oublièrent le sommeil de la terre et laissaient la pétulance naturelle à leur âge se dédommager du frein qu'elle s'était imposé dans les salons des mamans de Bonneterre. Ce dédommagement était tel parfois, que la maternelle aubergiste — dont la coiffure nocturne n'effaçait pas dans le souvenir respectueux de ses clients, l'auréole de parfait cordon bleu, — la pauvre Mme Perrin était forcée plusieurs fois dans la nuit de s'envelopper d'une robe de chambre pour venir, tantôt gronder et menacer, tantôt supplier d'être raisonnables et de ne pas ruiner le bon renom de sa maison.

Certaines familles, de Bonneterre, avaient des fils étudiant quelque profession à Montréal. C'étaient de fidèles agents de la société secrète, solidaire et défensive qui s'appelle la jeunesse — agents d'autant plus complaisants qu'ils étaient dans l'occasion de réclamer de leurs sœurs et alliées des services précieux en retour de leurs bons offices.

Ils excellaient à préparer de longue main des rencontres... fortuites, et à organiser avec les camarades des parties de surprises qui naturellement ne surprenaient que ces éternels dupés — les pères et mères. Les jeunes filles dont les frères amenaient chez eux, pour passer le dimanche, quelques amis, se piquaient de faire les honneurs de leurs hôtes à toutes leurs compagnes. Elles ne négligeaient rien pour que ces messieurs fussent présentés à chacune et la loi d'hospitalité leur interdisait de s'oublier un moment dans le plaisir de leur conversation, à moins que la dernière de leurs invitées ne fut pourvue d'un cavalier.

C'était une chose toute simple pour un homme d'autrefois de demander à être présenté à une dame.

L'opération, qui d'ailleurs ne semblait aucunement douloureuse, était supportée par le même individu plusieurs fois dans une journée sans que son système nerveux en parut affecté.

Il est vrai que nos ancêtres étaient faits de fer!

L'on dansait à ces soirées si la société se trouvait réunie dans l'une des rares maisons où il y eut un piano; et les musiciens ou musiciennes avaient de leur art cette opinion: qu'il était d'autant plus agréables qu'il se rendait utile. Il va sans dire que les jeunes filles de la maison n'osaient accepter un danseur qu'après avoir vu toutes leurs invitées en place pour le quadrille.

"Ah ça!" disaient les matrones à leurs fils, comme suprême recommandation au moment d'entrer chez l'amphytrion du jour, "qu'on ne me fasse pas rougir, et que je n'aperçoive aucun de vous en place avec une jeune demoiselle avant qu'il ait ac-

compli son devoir envers les dames."

Les fils étaient galants — ou simplement dociles — ils ne se permettaient de flirter avec leurs contemporaines qu'après avoir échangé leurs plus respectueux saluts contre les révérences des anciennes dans la figure du "Cavalier seul".

A onze heures précises on offrait un gâteau et un verre de vin, puis les mamans lançaient à leurs filles l'un de ces regards éloquentes qui se passaient de commentaires, et dont l'effet immédiat était de mettre fin aux conversations; le père allumait son fanal et les couples alors revenaient chez eux, précédés des enfants qui jamais n'auraient su choisir de plus sûre escorte.

Dans les grandes soirées, où l'on s'asseyait autour d'un souper plantureux, élégant et délicat, mais d'un cérémonial peu compliqué, l'antique habitude s'était conservée de chanter au dessert.

Les plus habiles composaient elles-mêmes leur chanson; les autres, ne craignaient pas de laisser la bienveillance des auditeurs qui se dédommaient des redites par la fraîcheur des voix aimées.

Le travail et le devoir composaient le menu habituel des journées, beaucoup plus longues que celles d'une mondaine d'aujourd'hui, la gaieté ingénieuse de la jeunesse s'arrangeait pour concilier le plaisir avec les obligations quotidiennes.

Certaines tâches domestiques étaient l'occasion d'après-midi de couture, sorte de concours amical où la perfection exigée des points invisibles ne nuisait en rien au plus joyeux caquetage.

A ces récréations favorites, les plus élégantes venaient dans leurs beaux atours, les paresseuses, les frivoles avec leur étourderie et, sans leur dé, mais, aucune n'aurait voulu manquer la joyeuse partie.

Mesdames, j'en demande pardon à votre délicatesse, mais l'objet qui réunissait cette société distinguée était quelques-fois ou la pièce de toile de ménage à couper en linges et à ourler, ou une courte-pointe tendue au métier sur la pelouse et de cha-

que côté de laquelle les couturières d'occasion s'alignaient.

Les messieurs, souvent, en vertu d'un hasard propice, se trouvaient à passer par là sur les cinq heures. Quelques-uns se risquaient parfois à s'offrir pour enfiler les aiguilles des dames qui redoublaient d'ardeur pour achever la tâche entreprise.

Cette scène dans sa simplicité et malgré son caractère bourgeois nous fait penser à ces après-midis de "parfilage" du XVII^{ème} siècle dans lesquels les grands seigneurs effilo-chaient des étoffes à la trame d'or en collaboration avec les gracieuses personnes dont Watteau nous a légué l'image. L'ouvrage manié par des doigts blancs se ressemble peu, à la vérité, d'un siècle à l'autre, mais, il y a tout à parier que le thème des propos: marivaudages autrefois, flirtage ensuite, s'accorde à merveille dans les deux cas.

J'imagine que les têtes charmantes penchées sur le métier tandis que l'esprit s'en échappe en paroles légères — au sens profond parfois — j'imagine que ces jeunes têtes sérieuses et distraites d'eux par l'attention donnée à leur ouvrage, n'en paraissaient que plus séduisantes à leurs admirateurs.

La constance des hommes, règle générale, a besoin d'être aiguillonnée par une rivalité quelconque, soit des gens, soit des choses.

Elle se lasse vite de ce qu'elle obtient sans peine. Ils le prouvent chaque jour en marquant leur préférence pour une jeune personne que sa vie occupée ne laisse pas toujours libre d'accepter toutes les invitations et, derrière le front de laquelle, ils devinent d'autres préoccupations que celle de leur plaire. — Celle-là revêt à leurs yeux, et à son insu, un charme mystérieux auquel le cœur masculin rend l'hommage du respect et de l'estime.

Mais pour en revenir à nos pères, quand ils avaient été sociables ainsi tant d'années, cela devenait incurable, en sorte que les vieillards restaient pour leurs descendants non-seulement des professeurs mais des modèles.

On cite un vieux garçon très galant, avocat et renommé pour la largeur d'une hospitalité, dont la société des gens mûrs profitait surtout. Dans cette catégorie une veuve au cœur tendre et soupçonnée d'avoir un faible pour le Céladon, accompagnait toujours les autres chez lui, tout en protestant contre la distance qui le séparait du reste des habitations. Cela fournissait même à son émotion, en franchissant le seuil de l'irrésistible ermite une commode entrée en matière. "Ah! que vous êtes juché haut et loin, mon cher monsieur, il faut être de vrais amis pour venir jusqu'ici vous trouver."

Et le vieux beau de répondre en empruntant la lyre du poète :

"Mais si l'on vous offrait et son cœur et sa
[main]
Belle, objecteriez-vous la longueur du che-
[min]?"

Un avocat se mettant en frais de rimer pour les belles, voilà, je pense, le comble de l'esprit sociable.

Sous ce rapport, les Canadiens d'aujourd'hui, comparés aux anciens, n'ont peut-être pas l'avantage.

Mais, il faut leur rendre un juste témoignage, c'est qu'ils sont d'excellents maris — et cela, après tout, est peut-être la meilleure forme de la sociabilité.

Si, dans la famille, le père canadien n'a pas l'entrain, la joyeuse fanfaronnade, la complaisante camaraderie du père français avec ses enfants, il n'en est pas moins un modèle de dévouement et d'amour pour les siens.

Avec les qualités qui lui sont propres, notre compatriote, sur la scène mondaine, ferait le plus parfait chevalier du monde.

Il ne lui manque donc que d'éten- dre en dehors du cercle du foyer, de celui des affaires et dans l'intérêt de la société, l'exercice de ses qualités d'esprit, sa bienveillance, son respect profond et sincère pour la femme.

Celui qui s'y essaie, s'aperçoit bientôt que son humanité a tout à gagner de ce commerce social, de l'usage de cette pierre-ponce qui po-

lit l'individu aussi bien que les nations.

D'aucuns prétendent qu'à certaines femmes un avis contraire doit être donné. Se montrer dans la famille aussi gaie, aussi serviable, aussi endurante que dans le monde, voilà paraîtrait-il, ce qu'il faut prêcher à quelques-unes. — C'est possible...

La chose la plus certaine, c'est que le concours égal de tous, sans exception dans le fonctionnement de la grande famille humaine, Dieu l'a prévu et l'a voulu, puisque c'est l'ordre social lui-même.

Il est une cause d'éducation mutuelle pour l'homme et la femme qui deviennent bizarres et excentriques du moment qu'ils se séparent et s'isolent. La vie de société favorise entre l'un et l'autre l'échange, la contagion si l'on veut, de qualités dont l'effet est l'équilibre, c'est-à-dire l'harmonie. Par exemple, ce sont les femmes privées des conseils et de la conversation des hommes qui font les pédantes et les bas-bleus. Celles dont Taine, Hanoteau et nos plus grands historiens citent à chaque page les mémoires et les lettres comme les autorités et les sources de leurs informations, étaient, paraît-il, des mondaines charmantes auxquelles il ne manquait même pas cette pointe de coquetterie qui est la traduction d'une élégance morale et l'une des formes les plus séduisantes, sinon des plus méritoires que prend l'amour du prochain.

S'il fallait absolument que ce discours eut une morale — quoique je n'aie pas qualité pour moraliser — ma conclusion serait une variante au conseil de l'aimable évangéliste : "Fréquentez-vous les uns les autres".

Je me permettrais peut-être d'ajouter en m'adressant aux femmes seulement :

Mesdames, ayons le courage d'habituer nos fils à la galanterie.

Mesdemoiselles, exigeons, en les méritant, les égards de nos contemporains. Et tous ensemble regardons s'avancer l'âge d'or de l'idéale Sociabilité.

Madame DANDURAND.

Comment on voyageait autrefois de la Malbaie à Québec

Dans la cave du manoir seigneurial de la Malbaie, on peut voir soigneusement suspendu, un ancien canot d'écorce, long d'une quinzaine de pieds.

Le colonel Nairn, nommé seigneur de la Malbaie, après la cession du Canada, s'en servait pour ses voyages.

Depuis bien longtemps le colonel et ses "highlanders" sont en poussière, mais le frêle esquif est bien conservé.

Et qui nous dira ce qu'était alors un voyage de la Malbaie à Québec? Pour y songer, il fallait des raisons bien graves. Il fallait aussi avoir un corps sain, pas de fièvre, pas de rhume, pas de rhumatisme. Et avant de partir, on interrogeait les astres et tous les points de l'horizon.

Oh! les adieux qui s'échangeaient alors, quand on allait à Québec!

Il va sans dire que le canot côtoyait le rivage. Quand la nuit approchait, on abordait, on dressait les tentes, on allumait les feux du soir. Tous ceux qui ont un grain de poésie dans l'âme regretteront toujours le charme de ces heures.

Mais le voyage était un peu long. J'ai en main quelques notes du major Fraser, premier seigneur du Cap à l'Aigle. Parti de la Malbaie le samedi 20 octobre, il arriva à Québec, le samedi soir, 27 octobre. Si l'on veut avoir une idée du même voyage par terre, qu'on veuille bien lire le major Fraser :

"I set off from Quebec for Murray Bay by land, on Saturday 24th November 1792. Slept that night at one Taillon's houses, in the lower part of the parish of Château Richer.

"25th.—Sunday, got to Jean L'Acadiens at Saint-Joachim.

"26th.—Left Saint-Joachim on horseback about three leagues thro' the woods to a place about a 1-4 of a league below a great hollow called "la Montée du Lac", where I sent

back the horse according to promise, and proceeded on foot to l'Abbattis, where we stop by the tide two hours, but afterwards arrived about nine o'clock evening at Dominique Simard's, along with Antoine Tremblay and one Gosselin, a young man who I hired at Saint-Joachim to carry my baggage. — N. B. We left Saint-Joachim about eight o'clock in the morning.

"27th.—Slept at Mr. Chaperon's at Saint-Paul's Bay.

"28th.—Came by Cape au Corbeau and upper Eboulemens to Jean Noël's at Petite-Rivière.

"89th.—Arrived at colonel Nairn's about 11 o'clock A. M."

Homme soigneux, le major prenait note de toutes ses dépenses. Je puis donc dire que ce voyage lui coûta trois louis, deux chelins et six deniers.

LAURE CONAN.

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

Les élégantes et les modestes, toutes femmes soucieuses de leur toilette feront une visite au Palais de la Nouveauté, qui offre en vente des créations charmantes, à tous les prix et à tous les goûts. Nous en avons vu de ces costumes depuis le manteau long jusqu'au boléro à manches courtes, et tous sont d'un chic épatant qui embelliraient les plus disgraciées de la nature.

Mme Jos Lamoureux fait beaucoup de toilettes, non-seulement pour dames, mais pour jeunes filles aussi bien. Elle sait se conformer aux désirs de chacune ; paraître très bien sans dépenser beaucoup. Enfin, en faisant ses achats au Palais de la Nouveauté, c'est être assuré de trouver ce qu'il y a de mieux, de plus nouveau en chapeaux et en costumes de toute sorte, et quelque soit le choix fait, d'être toujours satisfaite. Le fait est qu'on y trouve un assortiment complet et toujours renouvelé.

Mme JOS. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1783 rue Ste-Catherine.

La bibliothèque de Beauharnois

Il me reste le devoir bien doux de remercier, par l'entremise de ce journal, les personnes qui ont envoyé des livres pour la bibliothèque de Beauharnois.

De nombreux et utiles volumes ont été reçus et acceptés avec une infinie reconnaissance. Les donateurs au profit de cette —uvre par excellence. Les donateurs au profit de cette œuvre par excellence, — l'œuvre des bibliothèques — devront s'estimer heureux et fiers d'avoir contribué d'une façon tangible à la grande croisade que fait le bon livre en faveur du bien.

La bibliothèque de Beauharnois sera particulièrement reconnaissante à Mlle Surveyer pour l'envoi d'une lourde caisse de livres et de brochures choisis avec un goût et un tact précieux.

Mlle Surveyer nous mande que son père, — notre concitoyen bien connu, M. L.-J. Surveyer — est né à Beauharnois, c'est pourquoi elle a été particulièrement intéressée à la bibliothèque naissante et l'a favorisée avec une générosité qui fait honneur, non-seulement à sa piété filiale, mais à son intelligence et à son large cœur.

Notre pays est jeune ; le livre sera, chez nous un puissant facteur pour son éducation comme pour son instruction. Il importe donc de doter nos paroisses, nos villages, de bibliothèques qui exerceront, dans ces cercles, une action bienfaisante et civilisatrice.

La bibliothèque de Beauharnois est la troisième organisation de ce genre fondée et encouragée par le "Journal de Françoise". Les nouvelles que nous recevons de Waterloo et de Saint-Jean nous annoncent que les bibliothèques qui y ont été établies sont en bonne et rapide voie de prospérité.

—

Un envoi de livres excessivement

flatteur et qui touchera beaucoup les Canadiens, c'est celui fait par M. le docteur Ernest Monin, docteur en médecine de la faculté de Paris, chevalier de la Légion d'Honneur, qu'un compatriote, M. le docteur Nadaud a intéressé à nos œuvres.

Le docteur Monin a immédiatement expédié, à l'adresse de la bibliothèque de Saint-Jean, une série de ses ouvrages qui ont été acceptés, — ai-je besoin de le dire? — avec autant de gratitude que d'empressement.

Le docteur Monin est une célébrité dans le monde médical français. Reçu docteur à la Faculté de Paris, à l'âge exceptionnel de 21 ans, — ayant déjà obtenu deux baccalauréats à 16 ans, — il commença à écrire dans les journaux de médecine et les journaux politiques, et publia quantité d'ouvrages qui ont de nombreuses éditions, et dont plusieurs ont mérité les honneurs de dix-sept traductions étrangères. Officier d'Académie, puis de l'Instruction publique, créé en 1888, officier de la Légion d'Honneur, il fut chargé par le gouvernement français de plusieurs missions importantes, notamment d'une mission en Pologne russe, il y a quelques années, et fut choisi en qualité de membre des jurys des expositions de 1889 et de 1900, ainsi que de nombreuses expositions étrangères.

Le Dr Monin est surtout bien connu comme spécialiste de l'estomac et de la nutrition, terrain pratique où il s'est cantonné depuis plus de vingt ans ; il est aussi très consulté par les femmes sur les questions d'esthétique féminine dans ses rapports avec l'hygiène et la médecine. Il a, en ce moment, sous presse un volume: "Le Trésor médical de la femme", qui aura sans doute les succès des publications précédentes.

Enfin, le docteur Monin se déclare admirateur des Canadiens-Français, qui devraient bien, ajoute-t-il, "rétrocéder à leur vieille mère-patrie quelques-unes des qualités égarées aujourd'hui au grand détriment national de la France..."

On ferait beaucoup de bien dans nos familles, en y popularisant les livres du Dr Monin.

Et j'ajouterais que ces dons des auteurs à nos bibliothèques sont de nature à faire connaître des œuvres qui le méritent.

Il y aurait donc tout profit, pour les lecteurs, comme pour les écrivains, à répandre leurs productions au moyen des bibliothèques publiques.

FRANÇOISE.

NOTRE FEUILLETON

Nous avons le plaisir d'apprendre aux abonnés du "Journal de Française", que Mme Th. Bentzon, nous a fait l'insigne honneur de nous envoyer un roman destiné à être publié dans les pages de notre journal. Nous ne saurions trop remercier l'éminente femme de lettres, de la faveur signalée qu'elle nous a faite, et l'assurer de la gratitude vive que nous lui en garderons. L'admiration parfaite que créera dans l'esprit et dans le cœur des Canadiens, "Au-dessus de l'Abîme", nous aidera peut-être à nous acquitter de notre dette de reconnaissance envers Mme Th. Bentzon.

Nous commencerons la publication d'"Au-dessus de l'Abîme" dans le numéro prochain du "Journal de Française".

Progrès d'un confrère

Le magazine le "Samedi" est en plein déménagement. Il lui a fallu, pour la troisième fois, depuis quelques années s'assurer d'un immeuble plus vaste, se prêtant mieux à des installations de machines plus perfectionnées et plus nombreuses. Cette fois-ci notre confrère, en entrant dans l'édifice du N° 198, Saint-Laurent, se met dans ses meubles à lui, il est devenu acquéreur de l'édifice. Nous voyons avec plaisir les progrès d'un magazine qui s'est tracé, il y a 16 ans, un programme aussi simple qu'utile et qui, depuis, n'a cessé de le suivre.

Etude Littéraire

GEORGE ELLIOT

George Elliot et George Sand sont souvent citées ensemble, car l'une et l'autre sont les plus grands génies féminins que la France et l'Angleterre aient produits. Toutes deux se sont émancipées des conventions du monde; toutefois, malgré sa position ambiguë, George Elliot est restée vertueuse, ce dont on ne pourrait sûrement accuser George Sand! Et tandis que les écrits de la première ont souvent passé pour être de la plume d'un homme, ceux de George Sand sont trop passionnés et fantaisistes pour qu'on puisse jamais avoir de doute sur le sexe qui les a dictés; elle a toute l'imagination et les émotions d'une enfant du Midi, tandis que son émule en fiction, a l'esprit plus sobre et mieux balancé. Sa philosophie est à la fois plus logique et plus idéale, et sa manière d'envisager la vie, moins sensuelle. Voilà pourquoi l'influence de George Sand sur nos âmes est fébrile et momentanée, celle de George Elliot, profonde et durable. L'une nous enchante et nous excite: c'est une charmante doublée d'une syrène, l'autre nous apaise et nous rend meilleurs.

George Elliot est un des plus grands psychologues du siècle, c'est une éducation en soi que l'étude consciencieuse de son œuvre. Ses conceptions simples et vigoureuses unissent à l'exposé lucide et viril, la fine perception et la tendresse de la femme. Contrairement à George Sand, dont les divers volumes rempliraient les rayons d'une bibliothèque, George Elliot n'a écrit que six romans proprement dits: "Silas Marner", "Romola", "Felix Holt", "Daniel Deronda", "Middlemarch" et "Adam Bede".

Faisons maintenant une courte esquisse de sa vie:

Marianne Evans naquit à Chilvers-Cotton dans le nord de l'Angleterre, en 1819. Jusqu'à l'âge de 36 ans, elle vécut dans le paisible entourage de la nature, de ses livres,

de ses parents, et de quelques amis choisis. La philosophie allemande l'attira surtout et l'un de ses premiers ouvrages fut la traduction en anglais de la "Vie de Jésus", par Strauss. De cette époque date un changement complet dans ses convictions religieuses, elle ne voulut plus se soumettre à aucune foi spéciale. Sa religion à elle était une sorte de panthéisme idéalisé. La nature eut sur elle, comme d'ailleurs sur George Sand, une influence profonde, avec cette différence que l'une se servait de la nature comme d'un miroir qui réfléchissait les passions humaines, l'autre l'aimait pour elle-même.

Nous touchons maintenant à cet épisode dans la vie de Marianne Evans que, même ses plus ardents admirateurs, ne peuvent passer sous silence: l'union qu'elle contracta avec George Lewes, auteur distingué lui-même. Nous avons peu de renseignements au sujet de sa première femme. Ce qu'il nous importe de savoir c'est qu'il la quitta pour épouser Miss Evans. Ces deux écrivains semblaient créés l'un pour l'autre, et leur union, qui dura 28 ans, fut sans nuage. Mais ceci ne peut nullement effacer le passé qui restera comme une tache sombre dans la biographie de Marianne Evans.

Georges Lewes fut l'auteur de plusieurs traités philosophiques et en particulier d'une biographie de Goethe qui passe pour une des plus complètes écrites sur l'auteur de "Faust" et de "Mignon". Ce fut quelques années après son mariage, que Mrs. Lewes publia son premier livre, un recueil de nouvelles intitulé: "Scenes of clerical life". Ces simples récits marqués au coin par un génie supérieur, firent écho dans le monde littéraire. On y découvrit un talent exceptionnel pour peindre les caractères et les circonstances, et personne ne devina qu'un nom de femme était dissimulé sous le pseudonyme de "George Elliot". Plusieurs romans parurent avant que l'indiscrétion de la presse ne livra son identité au public.

Les ouvrages de George Elliot sont écrits dans un style clair et vigou-

reux, et en même temps harmonieux. Ils ont toujours pour sujet, soit une thèse philosophique ou morale, ou bien le développement graduel d'un caractère sous certaines conditions. Ainsi, dans "Felix Holt", nous voyons les passions politiques se déchaîner durant les élections ; dans "Romola", c'est la crise morale que suscita l'avènement de Savonarole dans la république de Florence ; dans "Middlemarch", ce sont les luttes d'âme et les désillusions d'une jeune femme qui revêt l'homme qu'elle épouse d'un caractère idéal... et la réalité amère des déceptions cruelles ; "Adam Bede", l'histoire triste et attachante de Faust et de Marguerite — se passant cette fois, dans un village anglais, — est un drame d'un poignant réalisme. C'est le meilleur des ouvrages de George Elliot. "Daniel Deronda", traite à fond la question juive, et nous fait entrevoir le génie, mais aussi la misère de la race israélite.

Tous ces romans forment le plus bel ornement de la littérature anglaise du XIX^e siècle, et pour les concevoir, l'auteur a dû subir ce que Paul Margueritte nomme "ces douloureuses sensations qui font vivre". C'est dans ses types féminins qu'elle excelle surtout, et chacune de ses héroïnes illustre une phase de son caractère : ce sont des natures d'élite, nobles et passionnées, qui ne peuvent supporter le joug des conventions mondaines, ni le désenchantement de la vie réelle. Et pourtant, par leur grandeur et leur faiblesse même, elles sont vivantes, palpables, mortelles, et n'ont rien de commun avec l'héroïne éphémère et conventionnelle. Tels sont "Romola", "Dorothee", dans Middlemarch, "Millicent", dans "Scenes of clerical life", "Gwendoline", dans "Daniel Deronda", dans chacune nous reconnaissons George Elliot avec son génie lumineux, ses larges sympathies, ses émotions profondes, sa sérénité d'âme.

En effet, voilà les caractéristiques dominants d'elle et de ses créatures : passionnées et sereines.

George Elliot écrivit encore une

pièce en vers intitulée : "La Tzigane espagnole", pièce qui est aujourd'hui tombée dans l'oubli.

Après la mort de son mari, l'auteur épousa un vieil ami, M. Cross, qui a composé une excellente biographie sur sa femme ; celle-ci, toutefois, survécut peu de temps à ce second mariage, et termina paisiblement sa longue existence en 1880.

George Elliot a eu son salon littéraire où elle exerçait une grande fascination, ce qui est d'autant plus étrange que la nature ne l'avait nullement bien douée au physique. Ceci prouve une fois de plus que la beauté de l'esprit rayonne à travers les imperfections du corps, pour nous montrer qu'elle seule est impérissable. CHRISTINE DE LINDEN.

Une nouvelle pianiste de talent vient de se révéler dans notre ville.

Nous avons nommé Madame de la Chaux qui, entourée d'excellents artistes montréalais, s'est fait entendre le 21 avril à la salle "Y. M. C. A.", Dominion Square.

Le programme, très artistique, a été vivement goûté des connaisseurs qui ont particulièrement applaudi le "Trio de Saint-Saëns". (Madame de la Chaux, MM. Taranto et Labelle.)

Nous sommes heureux d'apprendre que Madame De la Chaux se fixe parmi nous comme professeur de piano.

Elève du grand maître Le Couppey, cette artiste possède l'excellente méthode de ce grand musicien apprécié du monde entier.

Pour les leçons, s'adresser à la maison Ed. Arthambault, 313 rue Sainte-Catherine-Est, où à Madame De la Chaux, à son studio.

Une lettre de faire-part annonce le mariage de Mademoiselle Claudie Ségond, petite-fille de Madame Adam, (Juliette Lambert), et fille du célèbre docteur Paul Ségond, chirurgien de la Salpêtrière, avec M. Ernest Fourneau. La bénédiction nuptiale a été donnée le mardi, 8 mai dernier à midi précis, en la basilique de Sainte-Clotilde. Les meilleurs souhaits du Canada aux jeunes époux.

AUX ANNONCEURS

"La Publicité", revue mensuelle pratique de l'art d'annoncer, nous consacre, à l'occasion du cinquième anniversaire de notre journal, des éloges flatteurs que notre modestie se refuse à reproduire ici. Mais dans l'intérêt de nos annonceurs, nous ne pouvons nous empêcher de citer cette partie de son article où ces messieurs peuvent constater qu'ils ont tout à gagner à se servir des colonnes de notre journal comme médium de publicité :

"Le "Journal de Françoise", écrit M. L.-J. François, directeur de la "Publicité", vient en effet d'entrer dans sa cinquième année d'existence : il a conquis sa place au foyer canadien, place définitive, je me plais à l'espérer. Il se trouve donc actuellement dans les conditions voulues pour porter dans nos familles de langue française le message de l'industriel et du commerçant qui a quelque article de mérite à proposer à la bonne ménagère canadienne, "à celle qui a charge de la maison" — à celle qu'il s'agit de convaincre, dont il s'agit de conquérir la clientèle, envers et contre tous. Car ainsi que je le disais plus haut, la femme a beaucoup à dire au chapitre de la dépense, — j'aurais volontiers écrit qu'elle a, généralement, "tout" à dire, si je ne tenais pas à ménager un peu les susceptibilités du sexe fort à qui je m'adresse plus particulièrement. Car les princes de la finance, les magnats du commerce, les "lumières" du barreau, les hommes en vue des professions libérales sont obligés de reconnaître le règne de la femme et d'obéir à ses lois.

"Les annonceurs ont donc intérêt à ne pas négliger cette "Gazette Canadienne de la Famille" qui pénètre dans l'intimité du foyer et qui est lue avec toute l'attention qu'une femme sait apporter à ce qui la touche, à ce qui l'intéresse."

SOUVENIR DU JAPON

YEDDA

Ce soir, en feuilletant mon album de voyage, j'ai retrouvé un croquis inachevé et cependant déjà vieux de trois ans: Dans un décors de bibelots japonais, de meubles laqués, de lourds et empanachés chrysanthèmes: une adorable Japonaise.

C'est une fillette encore, quatorze ans, aux cheveux noirs édiflés en une coiffure invraisemblable et charmante, retenue par de longs peignes incrustés d'or, aux yeux fendus en amande, à la bouche petite comme une cerise, elle est vêtue d'un "kaori" Mas clair, semé de feuilles rouges de "monudji". Sa main menue tient un "chaniossen", l'instrument de musique préféré des mousmés.

...C'était la première fois que je retrouvais ce dessin depuis mon départ de Tokyo... depuis l'heure où je fixai ce galbe délicat. Je frissonnai soudain... et tandis qu'au dehors, le vent d'automne murmurait sa chanson plaintive, dans les ramures mi-effeuillées, je revécus avec une intense émotion l'épisode, le plus tragique, de ma vie nomade.

Pauvre Yedda!... Lorsque je la connus, c'était à Tokyo, à une fête travestie de la Légation française.

Jolie à miracle dans son costume national, Yedda dont c'était la première sortie mondaine, attirait tous les regards; d'une unanime voix on l'avait déclarée la reine de la fête, et c'était à elle qu'était échu l'honneur de présider à la distribution des bannières, décernées aux costumes les plus gracieux.

Je fus présenté à son père adoptif, un riche planteur des environs de Yokogawa, Raymond de B... et bientôt nous devînmes intimes amis, grâce à des relations communes et à des goûts semblables.

N'était-il pas étrange que lui, Français de naissance eut une Japonaise, pour fille adoptive?... Je m'en étonnai, un jour, devant lui, il m'en

souvent, et voici ce qu'il m'apprit. C'est la première partie de l'histoire de Yedda, puis-je, en quelque sorte dire maintenant, alors, pour moi, pour tous, c'était son histoire simplement... Pauvre Yedda!...

Il y avait dix ans environ, Raymond de B... revenait un soir, d'une tournée d'inspection dans ses vastes champs de thé. Les rênes abandonnées sur le cou de son cheval, il s'absorbait dans quelque rêverie, lorsque brusquement celui-ci s'arrêta, le planteur, machinalement allait le frapper de sa cravache... Son geste demeura inachevé... une exclamation monta à ses lèvres...

En travers du chemin presque sous les pieds du cheval, gisait une femme, tenant un bébé dans ses bras.

Obéissant au premier instinct, Raymond sauta à terre, la malheureuse avait la poitrine traversée par un long poignard; d'une blessure triangulaire, peu profonde qu'elle portait au front, coulait un mince filet de sang, empourprant le visage. D'un simple regard, il vit qu'elle était morte, par contre l'enfant vivait, de temps à autre, il exhalait une plainte légère.

Des soins immédiats étaient urgents si l'on voulait sauver cette vie frêle. Raymond, sans hésiter le dégagea de l'étreinte suprême, et vint en hâte à l'habitation qui n'était distante que d'un mille.

L'enquête à laquelle le planteur se livra dès le lendemain, dans le but de connaître l'identité de la femme trouvée morte, fut vaine. En dépit des plus minutieuses recherches on ne put savoir qui elle était, ni d'où elle venait; personne ne l'avait jamais vue dans la contrée... Quels étaient les mobiles qui avaient armé le bras du meurtrier?... Il ne pouvait être question de suicide, la blessure en forme de triangle du front l'attestait!...

Était-ce une vengeance?... Voulait-on supprimer la descendante d'une race, alors pourquoi laisser la vie à l'enfant?... Cette blessure du front que signifiait-elle?...

...Le bébé survécut, c'était une fil-

lette; elle fut baptisée suivant le rite catholique, mais on lui conserva le nom japonais que parfois elle balbutiait, on l'appela Yedda.

Pauvre Yedda!... Pourquoi vous revis-je?... et plus charmante encore!... était-ce pour que mes regrets de vous perdre, fussent plus amers?... dites?... Pauvre Yedda... Quelle destinée étrange fut donc la vôtre?...

Deux ans après la joyeuse fête de Tokyo, j'étais l'hôte des de B... depuis plusieurs jours.

...La nuit lumineuse et tiède achevait de tomber. Dans les massifs envahis par l'ombre on entendait les oiseaux s'agiter, cherchant leur refuge; sur les pelouses, les corbeilles de chrysanthèmes échevelés mettaient de larges notes claires étrangement nuancées.

Le firmament criblé d'étoiles, semblait une vaste draperie bleu sombre, retenue par des clous d'or. Une poésie prenante, émanait des moindres choses sur la véranda où nous étions réunis le silence peu à peu s'était fait; l'âme se recueillant dans la sérénité ambiante...

...Une vibration prolongée de gong emplît soudain la nuit, rompant le charme. C'était un appel des serviteurs indigènes de la plantation, logés dans les bâtiments quelque peu distants.

Raymond de B... se leva.

—Qu'y a-t-il?...

Deux ombres traversaient rapidement le jardin, se dirigeant vers le lac qui occupe le centre de la vallée.

Presqu'aussitôt un domestique accourait, haletant:

—Monsieur... vite... Yedda... deux hommes...

Il n'eut pas le temps d'achever.

Dans le silence, un cri d'épouvante angoissée, qui nous glaça d'horreur, monta.

D'un bond, nous fûmes debouts, penchés sur la légère balustrade de la véranda, scrutant l'ombre, cherchant à savoir d'où provenait l'appel...

Un cri plus faible, d'agonie cette fois, sembla venir des profondeurs

du parc, du point où nous avions vu se glisser les ombres...

Une sueur froide baigna mes tempes... C'était le lieu favori de Yedda, là où elle se plaisait à aller rêver le soir, près des eaux dormantes où croisent les lotus. Nous nous précipitâmes, franchissant les pelouses... les massifs...

Des bruits confus de branches froissées, des pas précipités... nous parvinrent au bord du lac.

Oh! le douloureux spectacle qui nous attendait.

Yedda immobile... étendue sur l'herbe épaisse. La lune s'était voilée d'un nuage, on ne distinguait pas les détails.

Je me penchai vers la fillette... cherchant une pulsation du cœur...

Horreur indicible!... Dans les plis amples du "kaori"... ma main rencontra le manche d'un poignard...

—Morte... Yedda... Les syllabes malgré moi avaient échappé à mes lèvres... Une clameur éperdue leur répondit...

Madame de B... roula évanouie; tandis que son mari s'empressait autour d'elle, je m'agenouillai près de Yedda et soulevai sa tête fine.

La lune à ce moment se dégagait, un rayon bleuté glissa... Pour la seconde fois, je frémis d'horreur...

Sur le front pur et lisse... le triangle rouge, imprimait son stigmaté...

Yedda succombait victime de l'assassin qui, douze ans auparavant avait frappé sa mère.

Par une inconcevable fatalité, les meurtriers cette fois encore échappèrent à toutes les recherches. Le mobile auquel les deux femmes étaient sacrifiées resta entourée du même mystère.

Pauvre Yedda!... Quelques heures avant sa fin tragique, elle avait posé devant mon chevalet, souriante... pleine de vie.

Je crayonnais son portrait pour le lui offrir... et une séance le lendemain était encore nécessaire pour que je l'achevasse.

Le lendemain... Yedda, le front paré d'une couronne de chrysanthèmes, que de pieuses mains avaient disposée pour masquer le sceau sanglant, gisait sur sa couche inerte et glacée.

Pauvre Yedda! mignonne Japonaise à l'étrange destinée, je n'achèverai jamais votre portrait...

JEAN DE NOBON.

Legal (Alberta), 25 mars, 1906.

Propos d'Etiquette

D-- Quel cadeau convient-il de donner à une première communion ?

R. — Un porte-bonheur, un livre relié, une médaille d'or ou d'argent, un chapelet, une croix, une petite chaîne, une aumônière, un bracelet, une montre, une jolie image dans un cadre, etc., etc.

D-- Doit-on toujours donner la raison à un refus à une lettre d'invitation ?

R. — Pas nécessairement.

D-- Un mari peut-il écrire une lettre d'invitation au nom de sa femme ?

R. — En général, les invitations sont faites par les femmes. Il n'est pas défendu, cependant, dans une demi-intimité, à un homme d'inviter au nom de sa femme donnant pour excuse soit l'absence momentanée de celle-ci, ou une indisposition passagère.

LADY ETIQUETTE.

CONSEILS UTILES

Les feuilles de thé mouillées avec du vinaigre enlèvent la décoloration produite dans le verre par les fleurs.

Raccordez vos gants avec du fil plutôt que de la soie. La soie coupe souvent le chamois.

POUR NETTOYER LES TAPIS SANS LES LEVER. — Placez une cuillère à thé d'ammoniaque dans un gallon d'eau chaude, et au moyen d'une éponge ou d'un balais mou, frottez le tapis et vous serez émerveillés de voir les couleurs renaître pour si peu de trouble ou de dépense.

RECETTES FACILES

MACARONS A LA CANADIENNE. — Prenez une demi-livre d'amandes amères et autant de douces, que vous échauderez, éplucherez et pilerez une fois sèches, assez fin pour qu'elles passent dans la passoire; sept blancs d'œufs, trois livres de sucre blanc; battez le tout une heure, et faites cuire à petit feu sur papier blanc, et de distance en distance.

PATES MAIGRES AUX HUITRES. — Ayant coulé l'eau des huitres, faites frire un oignon dans du beurre, ajoutant mie de pain, poivre, persil, jaunes d'œufs battus, et brassez le tout ensemble. Placez dans un plat creux avec pâte à l'entour, et non au fond, couvrez de pâte et faites cuire au four ou fourneau et on les mange toujours chauds.

COLLE POUR RACCOMMODER LA PORCELAINE. — Faites dissoudre dans une petite quantité d'eau de la gélatine blanche; mélangez avec un peu de gomme, ammoniaque et alcool, de façon à obtenir une colle semi-fluide. Cette composition est très résistante et ne craint pas les lavages.

"ANTI-KOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons.
Energique, Inoffensif et Garanti.
Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.
A. J. LAURENCE, -Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

Fleurs et plantes pour toutes occasions, grande réduction durant le printemps

Une specialite : Bouquets de noces du dernier genre

Chez P. McKENNA & SON, coin des rues Guy et Sainte-Catherine

PAGE DES ENFANTS

Angeline de Montbrun

(Prix de concours.)

Pour donner mon humble appréciation sur cet ouvrage, je dirais qu'il est vraiment digne de mérite, et j'ajouterais même sans crainte qu'il a la gloire de briller parmi les plus beaux joyaux de notre littérature canadienne. C'est un roman, sans doute, mais aussi un riche recueil de suavis salutaires de réflexions voilées sous de belles fleurs de rhétorique, fleurs pleines de la sève nationale et qui exhalent le doux parfum de la piété.

Mais quels furent donc l'idée, le plan de Laure Conan dans la composition de ce livre, digne de son auteur? Voilà un problème assez difficile à résoudre. Ce que je pourrais dire avec certitude, c'est qu'elle a voulu porter en haut les cœurs trop attachés à la terre; donner, dans sa gracieuse Angéline, une leçon pleine de charme et de délicatesse aux jeunes têtes inexpérimentées, qui font, remplies d'une craintive curiosité, leur apparition dans le sentier de la vie, elle s'est aussi efforcée de montrer à tous la fragilité des affections humaines. Bref, son but a été de faire du bien; noble et admirable mission d'une plume chrétienne.

Dans le choix des personnages de ce récit, il y a de la part de l'écrivain un goût remarquable pour le beau et le grand. Une figure de femme surtout se détache radieuse et fine: Angéline! Ame pleine d'innocence et de générosité, belle et sereine dans sa candeur, puis frappée par l'infortune au moment où elle croyait être frôlée par le bonheur inconstant et fragile de la terre. Avec quel art, l'auteur nous fait voir ce cœur trop grand pour une affection humaine se réfugier à l'ombre de l'oubli pour se donner au Sauveur,

et accepter avec toute la noblesse de son âme de partager l'amertume de son calice après avoir porté un instant sa lèvres à la coupe des heureux.

Monsieur de Montbrun n'est pas moins intéressant que sa fille. L'auteur a montré dans ce fier modèle le type parfait de l'homme du devoir et semble appuyer sur les avantages que procure la vie laborieuse et honorable du cultivateur pour la conservation des mœurs. Cet homme, qui fit lui-même l'éducation de sa fille, lui porta un amour sévère mais solide et sans égoïsme: vrai chrétien qui n'avait en vue que le bonheur futur et l'embellissement de l'âme que Dieu lui avait confiée.

On ne pourrait passer inaperçu le tact de l'auteur d'évoquer avec un délicieux naturel le souvenir de nos fiers ancêtres, avec la noble ardeur patriotique qu'elle prête à ses personnages. C'est ainsi que le chevaleresque Lévis et les héros canadiens viennent éveiller dans nos esprits les jours de combats de notre patrie et la gloire pour nous de posséder de tels braves. Et Garneau! Avec quel accent de reconnaissance et d'admiration l'auteur en fait l'éloge! On ne peut s'empêcher de partager ses sentiments de gratitude envers "cet homme de courage, de persévérance héroïque, de sacrifice!" comme elle le dit si bien.

MARIA FRANCISCA.
(Marie Alma Boutillier).

Noms des Lauréats

LE SECRET DE PAUL

1er prix: Reinette, Trois-Rivières, (Adrienne L'Heureux).

Petits garçons

1er prix: Gros-Jean, Lévis; (A envoyé son nom mais demande qu'il ne soit pas publié.)

Petites filles

2me prix: Alécide, (Jeanne Terriault), Montréal.

ANGÉLINE DE MONTBRUN

1er prix: Marie-Constance (Mathilda Roy), Boston, Mass.

2e prix: Pensée Québécoise, (Lucienne Ollivier), rue Sainte-Anne, Québec; Marie-Francesca, Marie-Alma Bouthillier, Cœuvrent de la Congrégation, St-François de Montmagny.

2e prix: Gustave Landelle, Southbridge, Mass.

Félicitations aux heureux concurrents qui recevront sous peu la récompense due à leur travail.

Je regrette de ne pouvoir publier toutes les compositions, mais l'entassement de matières déjà rendues pour ma page me le rend impossible.

Je suis contente de vous, chers enfants, et j'espère que vous me donnerez encore le plaisir de vous adresser de nouveaux prix dans les concours à venir de la Page des Enfants.

Jeux d'Esprit

Nommez les hommes éminents du règne de Louis XIII.

Que signifie l'expression: chercher midi à quatorze heures.

Réponses à jeux d'esprit

Donnez la signification des proverbes suivants:

1. Envie passe avarice.
2. Aide-toi, le ciel t'aidera.
3. Une once de discrétion vaut une livre d'esprit.
4. Disputer sur la pointe d'une aiguille.

Réponses :

N° 1. C'est-à-dire que le péché d'envie dépasse celui de l'avarice. L'avarice laisse mourir, l'envieux tue.

2. Là où il y a de la bonne volonté et du travail, Dieu bénit ces efforts et ce travail.

3. Le bon sens est plus nécessaire que l'esprit ou la finesse.

PAGE DES ENFANTS

4. Engendrer une discussion sur un rien.

Ont bien répondu :

Provence, Lucie de Lammermoor, Adrienne Lecouvreur, Hortense D., Jules Bonin, Adrien Léveillé, Joséphine St-Georges, Payl T., Incognito, "Annie Laurie", Américanisée, Laurette D., Jules C., Mathieu L'Heureux, Montréal ; Gonzalve L. Godfroi Lafrance, Pauline Lefebvre, François St-Amour, Mathilde Larose, Québec.

Quelle différence y a-t-il entre un meuble et un immeuble?

Réponse : Immeubles :

Biens fixes qui ont une assiette certaine et qui ne peuvent être transportés d'un lieu à un autre, comme les terrés, les bois, les maisons. Par une extension légale on appelle immeuble, des meubles que le propriétaire peut avoir placés sur son fonds et qui forment une partie inhérente à cette propriété, bien que pouvant être déplacés d'un moment à un autre. Ainsi, les ustensiles aratoires, ceux nécessaires à l'exploitation d'une forge, usine, etc., sont considérés des immeubles.

Meubles : Tout ce qui sert à garnir, à orner une maison sans en faire partie.

Ont répondu :

Corinette, Trois-Rivières ; Joséphine St-Georges, Paul T. Joseph, V., Incognito, Fleur Oubliée, Aimant son Pays, Mathieu L'Heureux, Provence, Lucie de Lammermoor, Montréal ; Godfroi Lafrance, Pierre Lachance, Cécile Terriault, Odile Lauzier, François St-Amour, Mathilde Larose, Gonzalve L., Québec.

Au restaurant.

Le client : — Garçon, il n'est vraiment pas gros votre beefsteak.

Le garçon avec un sourire : — C'est vrai, monsieur, mais vous verrez comme vous serez tout de même long à le manger.....

Variétés

Aussitôt que le traité de paix entre la Russie et le Japon eut été rédigé, M. Witte en communiqua le texte intégral au tsar par dépêche chiffrée.

Il ne fallut pas moins de 15,190 groupes de chiffres pour reproduire ce texte. Coût de la dépêche : un peu plus de \$6,000.00 dollars.

Si les Espagnols ont les combats de taureaux et les Belges les combats de coqs, les Chinois ont des courses de grillons.

Un grillon bien entraîné peut valoir plus de deux cents dollars.

Une "course" de grillons eut lieu récemment à Canton (Chine) ; elle suscita dans la ville une affluente extraordinaire ; peuple et mandarins prirent part à ce genre de sport ; tramways et jonques amenèrent de nombreux parieurs rappelant l'animation de nos foules aux grands jours de courses. Tout ce monde paria des sommes énormes.

Au cours des opérations, 60 book-makers ont été condamnés.

Le nudi enferme de grosses cigales provençales et grecques dans des petites cages d'osier, qu'on accroche aux façades, comme en Wallonie, on le fait des oiseaux chanteurs. Une coutume barbare, défendue aujourd'hui, faisait crever les yeux aux pauvres pinsons, afin que, moins distraits par la cécité, ils chantent mieux et davantage. Il existait des "concours de pinsons", et l'on donnait un prix au propriétaire de l'oiseau qui avait le mieux chanté.

Un solliciteur se présente dans un grand établissement financier et fait valoir ses droits à un emploi très recherché.

—Enfin, monsieur le directeur, dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu.

—Evidemment non, répond le directeur, vous êtes au moins le vingtième.

La petite Guiguitte, deux ans, a vu dans la chambre de ses parents un magnifique tableau représentant la mort de saint François d'Assises" devant lequel elle s'est extasiée; le lendemain, elle paraît chercher et on lui demande ce qu'elle cherche.

—Mais, dit-elle, voilà saint François d'Assise, mais saint François "debout", où est-il?

DUPRAS & COLAS

ARTISTES-PHOTOGRAPHES

1729 rue Sainte Catherine

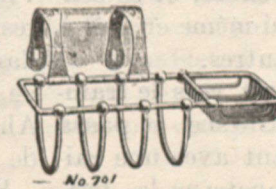
Tel. Bell Est 4106.

Montréal.

Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette, Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig.

MONTREAL

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et Parfumeurs

2365 STE-CATHERINE Ouest

près de la rue Peel, MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.

Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers.

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

FEUILLETON

TÊTE OU CŒUR ?

Par MATHILDE ALANIC

(Suite)

Cependant, il parut oublier subitement cette affaire car, une fois sur le boulevard, au lieu de s'arrêter à l'étude, il monta au cercle, serra quelques mains, parcourut les journaux, bâilla sur les revues, puis gagna la fabrique, à pas désœuvrés. Là, ses associés, tout réjouis, lui apprirent la nouvelle d'une commande importante. Il reçut cette communication d'un air indifférent, presque rogue, qui eut donné pleinement raison à ses détracteurs. Jamais Jean de Laneau n'avait paru plus "ours" que ce jour-là.

Il emportait partout avec lui la déplaisante impression d'un homme qui vient d'être leurré, ou à qui l'on a soustrait quelque chose, et se sentait mécontent de lui-même et prêt à s'irriter contre les autres.

Comme il s'en allait vers le tramway, il aperçut M. Chesnel et passa sans s'arrêter, saluant avec une raideur hautaine qui consterna le brave homme.

— Mais qu'est-ce que j'ai enfin ? se demanda M. de Laneau, pris d'un remords.

La réponse surgit, fulgurante comme un éclair dans les ténébreuses vapeurs qui lui obscurcissaient l'esprit. Éperdu, il s'interdit de penser et ne consentit à s'avouer la vérité qu'en se retrouvant chez lui, loin de tous les yeux, sous l'ombre verte de la charmille où des robes roses avaient promené des lueurs d'aurore, le dimanche précédent.

— Eh bien ! oui, il lui déplaisait fort que Mlle Numéro Trois se mariât ? Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre ?

Un tressaillement douloureux au côté gauche de la poitrine le surprit. Ce stupide cœur avait bien besoin de

manifeste sa présence de cette façon pénible ?

Jean se mordit la moustache avec fureur, et tête basse, arpenta l'allée ombreuse ; les paroles de Mme Montbard l'obsédaient avec un bourdonnement d'essaim : "Comme l'intimite sera délicieuse avec cette aimable compagne qui sait donner du charme aux moindres choses !"

Il se rappela les causeries abandonnées des séances de pose, où la jeune fille manifestait tant de jugement réfléchi et de verve primesautière ; il revêcut les menus et précieux incidents de cette après-midi de dimanche, et revit le doux petit minois aux fossettes enfantines, aux yeux francs. Alors tous les faux-fuyants suggérés par l'amour-propre s'évanouirent. M. de Laneau tomba accablé sur un banc : — Non, c'est trop déconcertant ! Quelle malchance !... La première fois qu'une pareille idée me prend, la première fois qu'une jeune fille me plaît assez pour rêver de l'associer à ma vie. Et il faut que ce soit impossible !...

— Quelle chose singulière ! raisonnait-il en soupirant. On vit tranquille, résigné à l'isolement, acagnardé dans ses habitudes... Et il suffit d'une rencontre pour tout bouleverser ! Ah ! ma marraine avait bien besoin de me la faire connaître !...

Et un instant, il s'abandonna à une injuste colère contre Mme Montbard. Mais il revint bientôt à des sentiments plus équitables :

— Elle ne pouvait pas prévoir... J'avais tant de fois affirmé mon indifférence !... Mais Fanny diffère tellement des autres !... Et puis, cette fraîcheur d'âme conservée par une vie simple, par une éducation familiale excellente ! Après cet apprentissage modeste de la vie, comme il eût été agréable de lui donner les douceurs de l'aisance, les satisfactions du confort, les jouissances multiples des voyages... Car enfin, je suis à peu près riche...

M. de Laneau s'égara quelques minutes dans des calculs inusités à son insouciance généreuse. Il évalua sa fortune : trente à trente-cinq mille francs de rentes ; et de plus, tous les

bénéfices flottants de la fabrique, consacrés à l'accroissement de la collection commencée par son père. En supputant les sommes dépensées dans les dernières années, il se repré-senta par contraste, le chiffre du modique traitement du bibliothécaire, rougit de son gaspillage égoïste et s'imagina les cinq petites frimousses illuminées de plaisir naïf, animant de leur gaieté la maison et les jardins. L'orgueil de posséder des chefs-d'œuvre valait-il la joie de donner du bonheur ?

— Trop tard ! fit-il, en passant la main sur son front brûlant. Trop tard !... Le prince Charmant m'a devancé... Trop tard de toutes façons ! Trente-trois ans ! Je dois lui sembler un ancêtre, à elle, Quel âge doit-il avoir, ce beau fiancé ? vingt-cinq ans sans doute !... Jean de Laneau, tu mourras vieux garçon ! Assez devagué ! Et pensons à autre chose !

VII

La séance de peinture, ce jour-là, fut courte. Mme Montbard, les nerfs vibrants, gardait avec peine l'immobilité exigée, et la jeune artiste, troublée par l'accueil de M. de Laneau, ne parvenait pas à dominer l'impression pénible qui l'agitait. Au bout d'une heure, elle laissa là ses crayons, se plaignit du mal de tête, refusa le tilleul, l'eau de mélisse, l'antipyrine et toutes les panacées que lui offrait sa secourable voisine, et s'échappa, laissant Mme Montbard fort tourmentée.

— Que va-t-il advenir de tout cela ? se demandait la vieille femme avec inquiétude. Quel remords, s'il en résultait du chagrin pour cette charmante fille... ou pour ce grand bête de Jean... Si Montaigne s'était trompé, et si ma diplomatie faisait fausse route ? Décidément, il ne faut pas jouer avec le feu... On ne m'y prendra plus à tenter des essais psychologiques !

Elle ne ferma pas l'œil de deux nuits, attendant avec impatience le vendredi. Elle comptait sur une visite de M. de Laneau ce jour-là. Mais, au lieu du filleul espéré, ce fut

le facteur qui se présenta, porteur d'une courte missive.

—Désolé, mon aimable marraine, d'être infidèle à mes engagements. Une foule d'affaires me tombe sur les bras, et, entre temps, je prépare un voyage en Norvège, ayant désir d'aller contempler le soleil de minuit. Avant mon départ, j'irai vous offrir mes hommages de filleul respectueux et très affectueux.

—“JEAN”.

Mme Montbard eut un sourire de triomphe.

Ça a mordu! pensa-t-elle avec malice. Il veut changer d'air: c'est un bon signe. Me voici assurée de ce côté-là! Et je sais à quoi m'en tenir sur l'autre sujet en observation. Ou, alors, les jeunes filles ont bien changé depuis ma jeunesse!

Une idée subite la fit lever de sa bergère. Elle alla vers le guéridon où le matériel de peinture et de dessin restait déposé, et souleva les papiers épars qui servaient aux essais de la petite artiste. Ces feuilles étaient couvertes d'arabesques et de vignettes capricieuses; mais Mme Montbard chercha la page où, inconsciemment, la jeune fille avait tracé le portrait de Jean de Laneau; ce dessin avait disparu; l'échancrure d'un feuillet en indiquait seule la place.

—Parbleu! c'est lumineux, s'écria Mme Montbard, en frappant dans ses mains. “All right!”

Mlle Chesnel arriva à son heure habituelle. Pendant qu'elle procédait à son petit travail d'installation, Mme Montbard dit légèrement:

—Une mauvaise nouvelle, ma chère! Notre grand critique nous abandonne! Le voilà repris de la fureur des voyages. Il s'en va, pour l'heure, admirer le soleil de la Saint-Jean au Spitzberg! Dieu sait par quels crochets fantaisistes il nous reviendra! La Russie, la Sibérie ou la Chine!...

La physionomie mobile de la jeune fille sembla se glacer; elle remua deux ou trois fois les lèvres avant d'en faire sortir un peu de voix, et dit avec effort:

—M. de Laneau a raison de suivre

sa fantaisie puisqu'elle lui inspire le désir de voir ou de posséder de belles choses.

La vieille dame hocha la tête.

—Il est libre et riche, c'est vrai! Mais ce caprice subit m'étonne. On ne m'ôtera pas de l'esprit qu'il se passe quelque chose. Je ne vous cacherais pas, ma chère enfant, que Jean ne m'a pas semblé dans son état normal, à notre dernière entrevue. Je le connais sur le bout du doigt... et je pressens chez lui une contrariété dissimulée, un chagrin secret...

Debout devant sa vénérable amie, Fanny restait immobile, trop atterrée pour chercher même à prendre une contenance ou à donner le change.

—Vous croyez? pensa-t-elle.

—J'en suis sûre... fit Mme Montbard, assourdissant sa voix. Et ce sera terrible si, comme je le présume, c'est une contrariété sentimentale dont il souffre. Les déceptions de cœur ou les anxiétés sont bien plus poignantes pour un homme de cet âge, car elles se compliquent de la défiance de soi... surtout quand son amour s'adresse à une jeune fille.

Un étonnement sincère, à ces derniers mots, releva la gracieuse tête inclinée.

Pour combattre l'anémie

L'anémie est bien la maladie la plus fréquente aujourd'hui et l'une des plus graves qui soient. Un être anémié n'offre-t-il pas, en effet, un terrain tout préparé pour toutes sortes de maladies, et notamment pour la “tuberculose”, ce mal terrible, contre lequel il est encore si difficile de lutter? L'anémie et son cortège de troubles digestifs et cérébraux compromettant gravement la santé, il convient de réagir de suite, et rien n'est plus simple aujourd'hui, puisqu'il suffit à chaque repas de prendre une DRAGEE RECONSTITUANTE LACHANCE.

En vente partout en flacons de 50 cents. Dépôt général: La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée, 87, rue St-Christophe, Montréal.

—Pourquoi? murmura Mlle Chesnel. M. de Laneau n'a que trente-quatre ans, je crois... C'est la pleine jeunesse, pour un homme.

Mme Montbard détourna les yeux pour dissimuler une étincelle souriante.

—Trente-trois seulement, ma petite... Mais toutes les jeunes filles ne pensent peut-être pas comme vous. Et pourtant, ces considérations sont bien vaines quand il s'agit d'un homme de cette valeur, n'est-ce pas?

—Certainement! bégaya Fanny, regagnant sa place derrière le chevalot.

Tout agitée de pitié et de joie, la vieille dame résista à la tentation d'embrasser la petite figure dolente. Elle reprit sagement la position ordinaire, et Mlle Chesnel commença de crayonner. Mais le regard de la jeune fille avait perdu cette acuité de vision qui grave l'image du modèle dans l'œil de l'artiste; sa main était lourde, son esprit rebelle. Après une heure de tâtonnements, elle s'arrêta, et considéra son ouvrage d'un air de détresse:

—C'est mauvais, très mauvais! prononça-t-elle avec désespoir. Je ferais mieux d'en rester là. Je ne suis pas capable d'achever une œuvre sans la gâcher. Je n'arriverai jamais au talent que je souhaite si mes parents ne se décident à se séparer de moi pour m'envoyer à Paris quelque temps.

—A Paris! y pensez-vous, ma chère enfant! s'écria Mme Montbard ébouriffée. Que ferait une pauvre petite brebis comme vous dans ce gouffre de Paris!...

Une résolution attristée durcit les jeunes traits.

—Je ferai comme les autres... celles qui ont besoin de lutter pour la vie, répondit Mlle Chesnel d'un ton grave, le regard au loin. Je me mettrai en pension dans un couvent ou dans une maison de famille. Et je travaillerai avec acharnement pour acquérir ce qui me manque. D'ailleurs, dans l'avenir, nous serons bien forcées de nous disperser, n'est-ce pas?

Un court sanglot brisa sa voix. Elle essuya d'un revers de main furtif les larmes qui surgissaient entre ses

longs cils. Mme Montbard, bouleversée, se leva, entoura le buste souple d'un bras maternel :

—Ma pauvre amie, calmez-vous ! Ne vous tracassez pas ainsi... Sait-on jamais ce que l'avenir ménage?... Peut-être y a-t-il des chances heureuses en route vers vous...

Elle se mordit les lèvres pour arrêter le flot de consolations imprudentes. Fanny secouait la tête, incapable de parler, étouffée par la montée irrésistible des larmes qu'elle refoulait de tout son courage. Elle éprouvait un désir fou de s'enfuir, de quitter ce lieu trop plein de souvenirs. Mais elle réfléchissait, en rentrant à la maison paternelle, les questions de ses sœurs, la sollicitude de sa mère.

Qu'eût-elle répondu, si elles avaient voulu connaître la cause de son désarroi ? Fanny même la distinguait-elle ? Oui, peut-être... Et c'était là le pire de tout ! Elle n'avait jamais prévu semblable épreuve dans l'existence toute droite, toute laborieuse qu'elle imaginait. Et la jeune fille s'indignait, humiliée d'une telle faiblesse... Elle avait commencé à comprendre, le jour de cette visite à la Saulaie, lorsque lui était apparu, dans le cadre élégant d'un luxe de vieille date, celui dont le caractère et l'esprit captivaient si puissamment son intérêt. Plus il se montrait bon, familier, accueillant, plus elle prenait conscience de la distance qui les séparait. Et alors une tristesse sans nom, était tombée sur son cœur...

Folle ! Folle ! Elle ne s'était pas assez sévèrement surveillée, et quelque chose de son âme s'égarait maintenant qui ne se retrouverait plus. Que n'avait-elle une église toute proche, pour y pleurer dans la solitude et laisser crier vers Dieu la souffrance intime qui la torturait ?

Mme Montbard, avec sa subtile bonté, comprit cette lutte angoissante.

—Pleurez un peu, mon enfant ? dit-elle tout bas, en embrassant la jeune fille. Quelques larmes soulagent les nerfs trop tendus... Je connais ce remède pour l'avoir souvent employé.. Restez ici... Je vous quitte un instant pour terminer une lettre.

La vieille dame monta à sa chambre et griffonna vivement, de sa fine écriture démodée :

“Mon beau filleul, je ne te tiens pas quitte et je t'attends demain. Je te déclare félon et ingrat si tu te dérobes. Crains ma colère.

“Ta marraine courroucée,

“CAROLINE MONTBARD.”

P. S. — Une rectification... humiliante pour mon petit doigt ! L'infaillibilité de mon oracle se trouve en défaut : il n'est nullement question de fiançailles chez mes voisines. Le jeune homme que j'avais vu entrer — un garçon de vingt-deux à vingt-quatre ans — était simplement un courtier d'assurances. Numéro Trois, interrogée là-dessus avec adresse, m'a ri au nez, en déclarant qu'un bambin de cet âge n'était pas digne d'attention.

“Morale de l'histoire : Je ne suis plus qu'une vieille radoteuse.

“Mais ma petite pastelliste a grand besoin de tes salutaires avis.”

VIII

Il n'était pas plus de dix heures, le lendemain samedi, quand M. de Laneau sauta de voiture devant la demeure de sa marraine. Si matinal que fut son visiteur, Mme Montbard était à son poste, établie dans sa bergère, au coin de la fenêtre. Marraine et filleul se considèrent fixement, une minute, d'un air extraordinaire. Puis la vieille dame pointa un doigt sybillique vers le côté gauche du gilet de M. de Laneau.

—Je l'entends ! dit-elle avec sang-froid... Quel vacarme ! Il domine le tic-tac de ton chronomètre. Qu'est-ce qui peut l'affoler ainsi, ce fameux mécanisme.

Jean se laissa choir sur une chaise basse et appuya sa tête, comme un enfant confus, sur les genoux de sa vénérable amie.

—Vous le savez bien, méchante marraine, murmura-t-il. Ah ! pourquoi me l'avez-vous fait connaître ! J'étais tranquille... Et à présent, quelle anxiété, quelle trépidation ! Je ne vis plus.

—Au contraire ! fit Mme Montbard, en posant une main câline sur la chevelure drue. Tu vis réellement... Rassure-toi... Ton anxiété, je le présume, ne sera pas longue...

Jean releva le front brusquement, un éclair dans les yeux.

—Vous croyez qu'il y a quelque espoir de réussite ?...

—Paraîtrais-je si paisible si je ne le croyais pas ?...

Mais M. de Laneau n'osait partager cet optimisme.

—Peut-être, en effet, M. et Mme Chesnel ne mettront-ils pas d'obstacles — réfléchissait-il — Les parents sont sensibles à certains avantages matériels... Mais elle ?... ajouta-t-il d'un ton craintif, je ne mets pas en doute son désintéressement, je ne la crois pas fille à se laisser influencer par l'attrait d'une situation plus aisée... Cependant, malgré cela, les conseils de ses parents pourraient la décider à... se marier par raison... passivement... Enfin, même en ce cas, m'épouserait-elle sans répulsion ?

Pour le coup, Mme Montbard se renversa dans sa bergère en pouffant de rire.

(à suivre)

L'Assurance de la Femme

Je me demande comment il se fait que certaines femmes ont tant peur du mot : Assurance. Il me semble pourtant que le mot en lui-même est plutôt rassurant, et quant aux avantages qu'il offre, je ne connais rien qui soit plus engageant.

Savoir, par exemple, que lorsque vous ne serez plus là, vos enfants ou vos proches, ceux que vous aimez en un mot, seront à l'abri du besoin, de la misère, n'est-ce pas une "assurance capable" capable de fixer pour le reste de vos jours, la quiétude dans votre esprit ? Ou encore, supposons que vous voulez bénéficier vous-même de cet argent durant votre vie, rien n'est plus facile que de vous assurer pour un certain montant, que vous pourrez reprendre avec intérêts dans dix, quinze ou vingt ans, comme vous le voudrez.

Car, il est toujours facile de s'entendre avec la Cie d'Assurance, La Sauvegarde, 7 Place d'Armes ; elle peut satisfaire tout le monde, chacun selon ses goûts, et selon ses moyens.

Il ne faut pas croire que pour s'assurer il faille toujours le faire pour des montants considérables et des milliers de dollars. Non ; si le négociant, le banquier, le député, a besoin pour continuer le train de sa maison de revenus très forts ; il y a des états de fortune à qui quelques centaines de dollars seulement de revenus seraient le Pactole. Ces revenus, chacun peut se les assurer avec de l'ordre et de l'économie ; mettons-en un peu plus dans les dépenses et il sera alors facile de rencontrer ses dépenses.

Je me propose d'étudier avec vous les différents modes d'assurances : assurances sur la vie, assurances conjointes, assurances sans bénéfices, ainsi que les dotations, les primes temporaires et les primes viagères sur la vie entière. Beaucoup de femmes ignorent ces différences, et, je dois leur rendre un grand service en les mettant au fait de ces choses qu'il est de leur intérêt de connaître à fond.

LADY BUSINESS.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TOTO, CHICAGO, b9.30 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m.,
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25
p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a9.40 a.m., 9.40
p.m.

DE LA GARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m.,
b6.10 p.m., a11.30 p.m.
OTTAWA, b8.25 a.m., a5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., a8.55 a.m., (1) 2.20
p.m., b5.20 p.m.
ST-GABRIEL, a8.55 a.m., (1) 2.20 p.m.,
b5.20 p.m.
STE-AGATHE, b8.45 a.m., (s) 9.15 a.m.,
(1) 1.25 p.m., b4.30 p.m., b5.35 p.m.
LaBELLE, R9.00, b5.00 p.m., (1) 1.25 p.m.,
b4.30 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les
dimanches. (R) Mardi et jeudi seulement. (c)
Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le
samedi. (1) Samedi seulement.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la
ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue
St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Mont-
réal.

BILLETTS DE PASSAGE SUR STEAMERS
SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.



ANGELINE de MONTBRUN

PAR

LAURE CONAN

3ième et nouvelle édition,

REVUE ET CORRIGÉE

Prix - - - 75 cts

S'adresser à :

LAURE CONAN,
MALBAIE (Charlevoix)



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

1) OUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

MONTREAL MODE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois
EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS ET
MAGASINS DE NOUVEAUTES

Direction et administration : 1714 STE-CATHERINE, coin St-Denis, Montréal. Tel. Bell. Est, 2636. — Patrons sur mesures depuis 15c.

Vente Reclame

Notre vente réclame aura lieu
du 21 au 26 mai courant.
Qualités supérieures garanties
Prix exceptionnels

PARIS KID GLOVE STORE

441 STE-CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

THEATRE BIJOU

Téléphone Est 4363

Direction Jean Carême. Coin St-Laurent et Lagachetière

SEMAINE DU 21 MAI 1906

Le Sous-Préfet de Château Buzard

Tous les soirs à 8.15 heures.
Matinées : Lundi, mercredi, jeudi et samedi.

Chroniques du lundi

PAR

FRANCOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35 cents.
A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877
rue Ste-Catherine, Montréal.

"ANTI-KOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement
et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons.
Energique, Inoffensif et Garant.
Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.
A. J. LAURENCE.-Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

QUÉRYFRÈRES Photographes

1854 Ste-Catherine. Montreal



SPECIALISTE BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX GRATIS
144 Est STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal.



Est le meilleur de Montréal comme fabricant
et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX
ARTIFICIELS, etc. Garanties pour bien voir,
de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars
Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents
par piastre pour tout achat en lunetterie.
Pas d'agents sur le chemin pour notre maison
responsable.

La Femme Contemporaine

REVUE INTERNATIONALE DES
INTERETS FEMININS

Synthèse des Oeuvres, des Idées,
des Choses d'Art qui, dans l'ordre
intellectuel, moral ou religieux, peu-
vent servir à l'utile évolution de la
femme contemporaine, au triple
point de vue individuel, familial et
social.

P. LETHIELLEUX,
Libraire-éditeur,
22 rue Cusette, Paris.

Journal des Demoiselles

—ET—

Petit Courrier des Dames

REVUE DE LA JEUNE FILLE ET
DE LA FEMME

Edition bi-mensuelle.

Directeurs: R. Thiéry, Ch. Gichard.
52, Rue SAINT-GEORGES, PARIS

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE ;

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES ;
IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

Prix 25 cents.

A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir. STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents,

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c

... LES VERS ...

Les Pastilles du Dr Coderre pour

sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Les Vers à Ce remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can



Le Temps est arrivé

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

Meubles. Lits en Fer et en Cuivre, Literie, Tapis Turcs, Rideaux, etc.,

Et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson
COIN STE-CATHERINE ET GUY

Le Sourmalin

INSTRUMENT INVISIBLE POUR LA RESTITUTION
DU SENS AUDITIF = = = = =

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes.

Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin.

En vente chez les principaux pharmaciens